

L'innovation rend-elle justice à l'idée de progrès

Etienne Klein, Président du Jury La Parole aux Etudiants

"Le mot progrès est de moins en moins fréquemment utilisé. Il a même quasiment disparu des discours publics, où il se trouve remplacé par un mot qui n'est pourtant pas son synonyme : innovation. D'où cette question : nos discours sur l'innovation prolongent-ils l'idée de progrès ou s'en détournent-ils ?

L'idée de progrès était une idée doublement consolante. D'abord, parce qu'en étayant l'espoir d'une amélioration future de nos conditions de vie, en faisant miroiter loin sur la ligne du temps un monde plus désirable, elle rendait l'histoire humainement supportable. Ensuite, parce qu'elle donnait un sens aux sacrifices qu'elle imposait : au nom d'une certaine idée de l'avenir, le genre humain était sommé de travailler à un progrès dont l'individu ne ferait pas lui-même forcément l'expérience, mais dont ses descendants pourraient profiter.

En somme, croire au progrès, c'était accepter de sacrifier du présent personnel au nom d'une certaine idée, crédible et désirable, du futur collectif. Mais pour qu'un tel sacrifice ait un sens, il fallait un rattachement symbolique au monde et à son avenir. Est-ce parce qu'un tel rattachement fait aujourd'hui défaut que le mot progrès disparaît ou se recroqueville derrière le seul concept d'innovation, désormais à l'agenda de toutes les politiques de recherche ?

En 2010, la Commission européenne s'est fixé l'objectif de développer une « Union de l'innovation » à l'horizon 2020. Le document de référence commence par ces lignes : « La compétitivité, l'emploi et le niveau de vie du continent européen dépendent essentiellement de sa capacité à promouvoir l'innovation, qui est également le meilleur moyen dont nous disposons pour résoudre les principaux problèmes auxquels nous sommes confrontés et qui, chaque jour, se posent de manière plus aiguë, qu'il s'agisse du changement climatique, de la pénurie d'énergie et de la raréfaction des ressources, de la santé ou du vieillissement de la population. »

En somme, il faudrait innover non pour inventer un autre monde, mais pour empêcher le délitement du nôtre. C'est l'état critique du présent qui est invoqué et non pas une certaine configuration du futur, comme si nous n'étions plus capables d'explicitier un dessein commun qui soit attractif. L'argumentation s'appuie en effet sur l'idée d'un temps *corrupteur*, d'un temps qui abîme les êtres et les situations. Or une telle conception tourne le dos à l'esprit des Lumières, pour qui le temps est au contraire *constructeur*, à la condition, bien sûr, qu'on fasse l'effort d'investir dans une certaine représentation du futur.

L'innovation serait-elle venue compenser en douce la perte de notre foi dans le progrès ?

En réalité, les choses ne sont pas claires. À entendre certains discours, l'innovation doit prolonger les cycles en cours, soutenir les structures existantes et rendre notre mode de vie durable. À en entendre d'autres, elle doit au contraire ouvrir des voies radicalement neuves, substituer des techniques inédites à celles héritées du passé et révolutionner nos sociétés. À cause de cette ambivalence, la rhétorique de l'innovation prend parfois la forme d'une injonction paradoxale : « Il faut que tout change pour que rien ne change ! » Mais qui donc peut trouver cela excitant ?

Croire au progrès implique en toute logique qu'on lui applique l'idée qu'il incarne, c'est-à-dire de faire progresser l'idée de progrès ? Comment ? C'est toute la question, mais *l'idée de progrès* à une belle anagramme qui devrait suffire à nous motiver : *le degré d'espoir*."